

Nathalie Azoulai La désagrégation

HISTOIRE D'AMOUR 1/6 Six écrivains racontent une relation qui a marqué leur vie. Aujourd'hui, Nathalie Azoulai, en pleine préparation d'un concours, ouvre sa porte à son voisin de palier, jeune agrégé de philosophie trop beau et trop grand pour elle

Les concours ont ceci de reposant qu'ils vous dispensent de vous soucier du sens de la vie. Dans l'ivresse du réglage parfait, d'une productivité égale, étale, et des plaisirs comptés, jour après jour, vous vous astreignez à une discipline drastique, héroïque. Vous devenez capable d'ajuster la houle du monde à vos besoins et de résister à toutes les influences extérieures. Au point que quelques lignes à peine me rendent déjà nostalgique de cette année-là, celle où je prépare le concours de l'agrégation. A l'image de Thoreau sur les rives de son lac Walden qui tient deux ans seul dans sa cabane, moi, je dois tenir neuf mois, neuf mois loin des rumeurs que les autres pourraient causer à la surface de mon petit lac. Petite joueuse.

Je n'aime ni les bibliothèques ni les séances en binôme. Je travaille seule dans une chambre d'internat austère. Je ne vois les autres agrégatifs que pendant les cours. Il y en a toujours une pour me dire que l'amour l'a empêchée de finir sa dissertation, sa lecture, sa fiche ; toujours un pour me raconter une aventure épique, si tu avais vu ça... Non, je n'ai pas vu, je ne veux pas voir, ne me montrez pas. L'amour et l'aventure ne font plus partie de ma vie : je me suis couchée à 23 heures, levée à 5, ai-je envie de rétorquer, mais, planquée derrière un sourire gouarnard, je me tais. Je ne leur envoie pas ces plaisirs familiers, futilles, volatils, faciles ou difficiles, pacotilles au regard des miens. Je fais semblant d'écouter leurs récits mais je n'écoute pas. Le stoïcisme va avec la routine et le mutisme, s'étaient l'un l'autre, les rituels religieux servent à ça. Et, de septembre à janvier, je tiens parfaitement mon cap. Jusqu'à ce soir de février où, comme tous les soirs, sur le point de me coucher, je traîne en peignoir.

La minuterie s'éteint dès que j'ouvre la porte. Dans l'ombre qui se découpe, je reconnaissais la silhouette sans doute aperçue dans l'escalier ou à l'étage, et, aussitôt avec elle, la pression d'une main imaginaire sur ma nuque, qui la fait vriller, m'empêche de regarder, rien à voir, passe ton chemin, pas cette année. Mais l'interdit, je le sens, est plus que circonstanciel, pas pour toi. Comme dans ce film de 1973 de Sydney Pollack, *The Way We Were*, où Barbra Streisand, alias Katie Morosky, pose sur Hubbell Gardiner, alias Robert Redford, des yeux impossibles.

Le prince du campus, blond et sportif, le WASP doué à qui tout réussit, la course, l'aviron, l'amour, même la littérature ; tel est Hubbell, pas pour elle. Un soir pourtant, il l'arrête dans la rue, l'invite à boire une bière. Katie ne boit pas ou alors du bout des lèvres, le nez sur ses chaussures usées dont Hubbell avise justement le lacet défaillant. Il se penche, l'invite à poser sa chaussure sur sa cuisse, en refait le lacet, puis en tapote la pointe. Tout est dans ce geste ténu, légèrement paternaliste, qui ouvre une brèche et une possibilité. Comme cette porte entrebâillée, ce soir de février. D'ailleurs, dans la pénombre du couloir toujours éteint, la silhouette ressemble un peu à celle de Redford, athlétique, souple, invincible. Il est à court de thé, pourrais-je le dépanner, il ne peut pas travailler sans thé. Bien sûr, bien sûr, dis-je.

Il porte un jean, des tennis et un tee-shirt très blancs. Comme un Américain. Comme Hubbell. Quand je referme la porte derrière lui, sous le coton, j'aperçois un dos, des épaules, une musculature comme les intellectuels qui m'entourent en ont rarement, surtout quand ils tiennent à la main un gros volume de Kant. Pourquoi venir chercher du thé chez sa voisine de palier avec un exemplaire de *La Critique de la raison pure* ? Je n'ai pas le temps de m'étonner qu'il se présente déjà : il s'appelle D.S., reçu à l'agrégation de philo l'an dernier, travaillant à son grand œuvre depuis, un nouveau système de la connaissance, l'œuvre d'une vie, comme celles de Kant, Hegel, Husserl, enfin, tu vois... mais je ne veux pas te déranger plus longtemps... au fait et toi ?

Quoi moi ?
Eh bien, sur quoi tu travailles ?
Je dis grammaire et je rougis.
Je dis littérature et je rougis.
Je dis agrégation de lettres et je rougis.

Parce que j'ai toujours pensé que la philo, c'était plus sérieux, moins fifille que les lettres, plus utile et plus viril que les romans et les poèmes. Et alors que je lutte in petto contre ce complexe stupide et qui ne regarde que moi, voilà qu'il déclare justement qu'il ne lit jamais de littérature. CQFD. Et là, sans doute en mal de connaissance, je remplis la bouilloire.

Mes doigts tremblent sur le robinet, puis sur les sachets de thé, la tasse que je lui tends quand je l'invite à s'asseoir. Il m'apprend que, après la philosophie, sa deuxième passion, c'est le tennis. Il est champion régional et, s'il n'avait pas privilégié ses études, il aurait atteint le niveau national, voire plus. De nouveau, je fixe son tee-shirt, ses épaules, ses bras, ébahie. Comme Katie doit l'être quand Hubbell se réveille chez elle, irrésistible dans son tee-shirt parfaitement blanc. Vous, les filles, vous pensez toujours qu'il faut choisir entre le corps et l'esprit, sans doute à cause de l'injonction du « sois belle et tais-toi », explique-t-il, mais nous,

non. Vous ? Nous ? Je fronce légèrement les sourcils tout en me persuadant que le sport lui a intimé l'instinct de l'adversaire, que, face à l'autre, il monte toujours au filet. Avant de comprendre que j'ai peut-être devant moi un être rare, complet, le double exact de Hubbell Gardiner, trop beau et trop grand pour moi qui porte un peignoir dont les pans découvrent tantôt le haut de mes seins, tantôt mes cuisses, et m'oblige à me tortiller constamment. Mais soudain, comme celle de Hubbell sur la chaussure de Katie, sa main se pose sur ma taille, desserre doucement la ceinture. Détends-toi un peu, dit-il. Je me détends tellement qu'il ne repart qu'à 4 heures du matin. C'est malin, je dois me lever dans une heure.

Grâce à lui, j'accélère mes vitesses d'exécution, mes cadences. Je ne dors plus, deux à trois heures de sommeil me suffisent. Et je fais des exploits. Il m'abreuve de références philosophiques, de conseils pertinents que j'applique à la lettre, avec zèle. Si, par hasard, j'en

change une virgule, il rectifie, inverse la rigueur philosophique contre l'approximation littéraire. Chaque fois, je rougis et j'obtempère. Nos jeux de couloir, tard le soir, tôt le matin, piquent mon ascenseur sans la renier. L'amour ou l'agrégation, c'est pareil, me dis-je. D'autant qu'il se glisse dans ma routine avec une agilité de chat, ni vu ni connu, dans l'intertice précis de mes plages horaires, entre deux matières, deux fiches, une présence précise et millimétrée. Jusque dans les étreintes qu'il dirige, impérieuses, impératives, doublées d'ordres qui fuient, de gestes un tantinet brutaux, comme cette nuit où, dans un laci de baisers et de murmures, je l'entends qui enroule autour du nom de Nietzsche une phrase : « *Les femmes ne peuvent créer que des enfants, pas des œuvres.* » Non, non, je n'ai rien entendu, je m'en fiche éperdument. Je m'endors et, au réveil, miracle, la phrase s'est envolée. Sauf qu'une semaine plus tard la voici qui revient, à l'envers, froide et coupante. « *Les femmes ne peuvent*

vent pas créer d'œuvres, seulement des enfants. » Suivie de : « *Le but est toujours l'enfant* », puis d'une tirade plus explicite : « *Ton concours est dans deux mois, tu n'arriveras pas*, me dit D, *tu as la tête ailleurs. Mais tu l'auras peut-être l'an prochain, en deux ans, c'est déjà bien.* » Peut-être ? L'an prochain ? Je m'étonne, je ne comprends pas, puis je bondis. Mon esprit aussi, comme dégourdi : D. ne m'a séduite que pour que j'échoue. Je repense à ce cousin étudiant en médecine qui chassait les filles les plus brillantes pour les quitter et les laisser exsangues juste avant les examens, à mes cris d'indignation devant ses proies crédules, tout aussi séduites et abandonnées que les demoiselles écervelées dont la littérature du dix-huitième siècle a fait ses choux gras.

Je ne sais pas où je puise la force des mots qui suivent mais je prie D. de sortir sur-le-champ, de ne plus jamais m'approcher, de considérer que notre histoire est bel et bien terminée. Quand il franchit la porte, les muscles de son dos roulent une dernière fois sous son tee-shirt parfaitement blanc. C'est à coup sûr de lui ce que je préférerais.

Je ne pleure pas, je ne m'effondre pas et, curieusement, il ne me manque pas. Mon humiliation me donne l'énergie d'une force-née, je travaille plus et mieux qu'avant même. A croire que le plus pervers de nous deux n'est peut-être pas celui qu'on croit et que je suis allée au-devant des coups pour redoubler de pugnacité. Je me suis toujours demandé si Katie s'était effondrée après le départ de Hubbell ou si, vaillante, elle avait fait de son mieux une fois né son bébé, cœur lourd et tête haute. Même très haute, comme celle que j'arbore constamment dans les couloirs, au cas où je le croiserais, une princesse passée reine, sacrée par la main du diable mais couronnée. Et justement je le croise le matin même de la première épreuve. Au fond de son regard indécis, dans le miroir des sorts qu'il me jette depuis le haut de l'escalier, je ne cherche que l'augure. Le sujet de la dissertation tombe sur Claudel. J'en rêvais. L'amour, le désir, la frustration, je suis en verve. J'écris comme on se venge.

J'obtiens finalement mon agrégation du premier coup et, des années plus tard, je « produis » un enfant et un roman, puis un deuxième roman et un deuxième enfant, puis plus de romans que d'enfants... Des œuvres et des enfants.

De D, je sais seulement qu'il a publié un petit manuel à l'usage des terminales vendu à prix d'or sur Amazon, comme tous les livres indisponibles. Ni grand chelem ni grand œuvre pour lui. Ni pour Hubbell Gardiner, qui rêvait d'être un grand écrivain. ■

NATHALIE AZOULAI

Prochaine histoire : « Place de la Comédie », par Carole Fives



JESSY DESHAI

J

Le dernier livre paru de Nathalie Azoulai est « *Titus n'aimait pas Bérénice* » (P.O.L, 2015)